

ENTRETIEN

Muguraş CONSTANTINESCU¹ avec Marc CHARRON²

Quand il est question de traduction et de traductologie, les termes clefs qui me viennent à l'esprit sont circulation, partage, transfert, tous des termes qui supposent un mouvement, des changements continus, des transformations incessantes et surtout un dynamisme certain.

Marc CHARRON

Marc Charron est professeur agrégé à l'École de traduction et d'interprétation (ÉTI), de l'Université d'Ottawa, au Canada, depuis 2007, et membre de sa Faculté des études supérieures et postdoctorales. Il a une double formation en études hispaniques et en traductologie, un doctorat en traductologie, obtenu à l'Université de Montréal en 2001, avec une thèse portant sur une critique des traductions françaises du *Lazarillo de Tormes*.

A l'ÉTI, Marc Charron, qui considère que sa première vocation est celle de professeur, a été, à deux reprises, président du Comité des études supérieures (2008-2010 et 2012-2014), tâche qu'il a accomplie avec le sentiment du « bonheur de travailler étroitement à la réussite des étudiants de maîtrise et de doctorat. » Dans le cadre des programmes de maîtrise et de doctorat de l'ÉTI, il dispense des séminaires de traductologie et co-enseigne un atelier de traduction littéraire, autant d'activités pédagogiques qui conduisent souvent à la publication, de la part de ses étudiants, de leurs traductions ou travaux scientifiques en traductologie. Il codirige la collection « Traduction littéraire » aux Presses de l'Université d'Ottawa, entre autres créée dans le but de permettre aux étudiants d'entrer de plain-pied dans le marché de la traduction littéraire au Canada. *Le Dodécaèdre ou Douze cadres à géométrie variable*, premier volume de cette collection, publié en 2010 sous la direction de Marc Charron et Julie Stéphanie Normandin, en est un bon exemple.

Le professeur Charron a dirigé et dirige un nombre important de thèses de maîtrise et de doctorat d'étudiants venus de divers pays et continents, l'une des grandes fiertés de l'ÉTI étant de s'internationaliser et de

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

² Université d'Ottawa, Canada, marc.charron@uottawa.ca.

pouvoir choisir ses doctorants parmi les meilleures jeunes chercheurs du monde entier, la Roumanie y comprise. Il n'est donc pas étonnant qu'avec sa vision pédagogique de proximité vis-à-vis des étudiants et ses idées d'ouverture et de dialogue interuniversitaire et interculturel, Marc Charron ait récemment reçu le Prix d'excellence en enseignement, accordé par la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

Le professeur Charron est doublé d'un chercheur tout aussi passionné qui s'implique avec la même énergie dans des projets collectifs, comme celui sur les traductions de littérature canadienne en Amérique latine, ou individuels, où les traductions et retraductions du *Don Quichotte* en anglais et en français, en diachronie ou synchronie, constituent un objet de recherche privilégié, comme en témoignent entre autres les études suivantes : « Facteurs de lisibilité, de littéralité et de modernité dans les traductions françaises de Don Quichotte », *Avez-vous lu Cervantès? Don Quichotte et le roman en Europe (XVIIe-XVIIIe siècles)*, collectif sous la direction de Emilia Deffis et Javier Vargas de Luna Québec, Presses de l'Université Laval, Cahiers du CIERL, n° 8, 2009, « 'Dépoussiérer le texte' ou 'en conserver la patine' : la question de la lisibilité des traductions françaises de Don Quijote », *Doubts and Directions in Translation Studies*, collectif sous la direction de Yves Gambier, Miriam Shlesinger et Radegundis Stolze, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins, 2007.

Pour avoir une idée de la richesse des axes thématiques qui l'intéressent, nous donnons ici seulement quelques titres, parmi les plus connus : *The Four Americas, Rewritten/Les Quatre Amériques, réécrites : poésies et nouvelles des Amériques/Poetry and Short Story of the Americas. TransLit* Volume 8, numéro spécial de la revue de traduction littéraire K1N, 2013 (dirigé en collaboration avec Luise Von Flotow) ; "From Quebec to Brazil : Translation as a Fruitful Dialogue between « américanité » and « americanidade »", *Cadernos de Tradução*, v. 2, no. 30, 2012 (en collaboration avec Luise Von Flotow) ; « Traduire les Amériques », numéro spécial de la revue TTR, vol. XIX, no 2, 2006/2008 (dirigé en collaboration avec Clara Foz) ; *Langue, traduction et mondialisation : interactions d'hier, interactions d'aujourd'hui*, *Meta* vol. 51, no 4, 2006 (dirigé en collaboration avec Louise Brunette).

Malgré son programme très chargé, ses nombreuses activités de colloquant et d'enseignant à l'étranger, Marc Charron, qui a déjà honoré notre revue avec quelques contributions, a eu la gentillesse et la disponibilité de répondre à nos questions.

- Ma première question porte sur votre double formation doctorale, car vous avez un doctorat en traductologie soutenu en 2001 à l'Université de Montréal, mais vous aviez entrepris auparavant un doctorat en études hispaniques à la Arizona State University. Comment valorisez-vous ces deux formations différentes et dans quelle mesure se marient-elles ?

A vrai dire, cette double formation au doctorat n'est que partielle, puisque j'ai réalisé une partie de ma scolarité de doctorat en études hispaniques à la Arizona State University, études que j'ai entreprises en 1995. A ce moment-là, il n'existait pas de doctorat à proprement parler en traduction ou en traductologie au Canada. Quand l'Université de Montréal a créé un tel doctorat (en fait, une concentration en traduction dans le cadre de son doctorat en linguistique), j'ai choisi de rentrer au Canada et de joindre ce nouveau programme doctorat en traduction ou, si l'on préfère, un doctorat en linguistique (option traduction) à l'Université de Montréal, doctorat que j'ai soutenu à l'Université de Montréal en 2001 et qui porte officiellement le titre de doctorat en traduction (option traductologie), ce programme de doctorat ayant entre temps reçu l'aval des autorités du Ministère de l'Éducation du Québec. Ma formation doctorale n'est donc que partiellement double, en ce sens que j'ai un doctorat – un seul ! – en traduction, mais une partie de ma scolarité a été effectuée dans le domaine des études hispaniques en Arizona.

- Parmi vos cours et séminaires à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, j'ai remarqué un Atelier de traduction littéraire (co-enseigné avec Luise von Flotow). Comment se déroule un tel séminaire chez vous ? Sur quels types de texte travaillez-vous ?

En effet, parmi les cours que j'enseigne à l'École de Traduction et d'Interprétation d'Ottawa il y a un tel atelier de cycle supérieur (c'est-à-dire de maîtrise et de doctorat), mais auquel nous permettons à des étudiants de dernière année au baccalauréat, qui sont particulièrement forts, de s'y inscrire. Cet atelier de traduction littéraire s'offre en formule de coenseignement avec ma collègue et directrice de l'École, Luise von Flotow. Il s'agit d'un atelier de traduction littéraire de l'anglais vers le français et du français vers l'anglais. Comment se déroule-t-il chez nous ? Je vous dirais qu'il s'agit vraiment d'un atelier, à l'image d'une table ronde, où chaque

semaine nous proposons un texte à traduire pour les anglophones du français vers l'anglais, et inversement un texte qui est à traduire de l'anglais vers le français pour les étudiants francophones. Bien entendu, nous avons à l'École beaucoup d'étudiants qui n'ont ni l'anglais ni le français comme langue première, et donc dans le cas de ce cours, ils sont quand même amenés à traduire vers leur deuxième langue, que ce soit l'anglais ou le français. Toutefois, pour leur projet final, nous permettons aux étudiants qui ont, par exemple, l'espagnol ou le russe ou toute autre langue première de travailler vers leur langue maternelle ; dans de tels cas, nous demandons à des collègues, soit de l'École, soit de l'extérieur, de nous aider à procéder à l'évaluation de ce projet final. Nous travaillons, dans le cadre de l'atelier, sur des textes essentiellement canadiens, quoique de l'anglais nous travaillons aussi parfois des textes américains ; dans le cas du français, nous travaillons essentiellement sur des textes québécois, mais nous faisons une place aux textes français d'Europe ou des Antilles, ou du Maghreb. De l'anglais, il advient que nous travaillons aussi sur des textes d'auteurs africains qui écrivent en langue anglaise ou d'auteurs du sous-continent indien, par exemple. Quoi qu'il en soit, nous travaillons surtout sur des textes courts, presque toujours des nouvelles très contemporaines de l'anglais vers le français et du français vers l'anglais, l'idée étant d'amener les étudiants après douze ou treize semaines à préparer un projet de traduction d'une nouvelle tout entière qu'ils sont tenus de soumettre, par la suite, pour publication. Ainsi, l'atelier n'est pas uniquement tourné vers la pratique de la traduction littéraire, quoique cela demeure essentiel dans ce cours, mais nous tenons aussi beaucoup à ce que les étudiants comprennent bien le marché éditorial de la traduction. C'est pourquoi nous les amenons à proposer leur traduction à des revues de traduction littéraire ou à des éditeurs ; ils doivent alors négocier alors la question d'acquiescer les droits de traduction et nous les appuyons, bien entendu, dans leurs démarches. En définitive, l'idée est de les amener à réaliser un projet du début jusqu'à la toute fin, et idéalement faire en sorte qu'ils puissent après quelques mois avoir de bonnes chances de se voir publiés.

- Et le séminaire d'adaptation ? Est-ce qu'il porte sur des textes littéraires ou d'autres types de texte ? Dans quel but se fait l'adaptation ?

Quant au séminaire d'adaptation, il s'agit d'un autre cours chez nous s'offrant aux cycles supérieurs, c'est-à-dire aux étudiants de maîtrise et de doctorat en traductologie. Pour tout dire cependant, je ne l'ai offert qu'une seule fois. Habituellement, c'est ma collègue Luise qui offre ce séminaire, mais j'ai eu l'occasion de l'offrir il y a quelques années lors d'un congé sabbatique de Luise, et j'aurai l'occasion en hiver 2015 de l'offrir à nouveau, puisque Luise entreprendra alors un congé sabbatique de 6 mois. La formule que j'ai retenue lorsque j'ai donné ce cours en 2009 est légèrement différente, sans doute, de ce que fait Luise, mais dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas d'un séminaire que je fais porter sur des textes littéraires, sauf pour ce qui est de la traduction théâtrale. Je vous explique un peu comment je conçois ce cours : je le vois, à la fois, comme un cours pratique et un séminaire théorique et je le divise en un certain nombre de types de textes qui appellent des stratégies adaptatives beaucoup plus poussées que ce qu'on peut habituellement observer en traduction littéraire, en traduction générale ou en traduction spécialisée.

En 2009, j'ai fait porter le premier tiers du séminaire sur la traduction publicitaire, où étaient explorées toutes les questions liées aux contraintes du médium ou à l'indissociabilité inhérente du visuel et du texte. Les étudiants étaient amenés à réfléchir à la spécificité de l'adaptation publicitaire à travers bien entendu des lectures sur le sujet, puis nous discutons des défis posés par nombre de publicités, le tout lié à des cas concrets, c'est-à-dire réels, tels qu'ils circulent dans l'espace médiatique.

Le deuxième volet de ce séminaire, je l'ai fait porter sur la traduction des textes destinés aux enfants (pas nécessairement des contes ou des textes littéraires, mais aussi des textes à visée pédagogique, par exemple). Parce qu'ils présentent essentiellement des contraintes liées à la lisibilité et aussi parce qu'on y cible, sur le plans cognitif et phatique, un lectorat très différent du lectorat adulte, on fait appel bien souvent à des stratégies adaptatives assez poussées. Il s'est écrit, on le sait, depuis vingt ou vingt-cinq ans, quantité de textes en traductologie sur la traduction destinée aux jeunes lecteurs. Nous en avons exploré un certain nombre.

Et enfin, comme troisième et dernier de ce séminaire, nous avons abordé le cas spécifique de la traduction théâtrale, qui elle aussi, en raison de sa finalité particulière – qui est *en définitive* d'être mise en scène et jouée – s'articule autrement, encore une fois, que les autres types de traduction littéraire, qu'il s'agisse du récit narratif ou même de la poésie. Comme la

traduction du texte théâtral est fortement sujette à la manipulation d'une multiplicité de voix sociolectales (et où il est question d'élaborer un texte devant présenter un certain nombre de qualités capables d'être mises en scène, donc un texte qui doit s'écouter avant d'être lu en quelque sorte), elle constitue un champ très riche quant à l'application des stratégies adaptatives. C'est aussi, traductologiquement parlant, une branche de la traductologie littéraire qui a été beaucoup explorée. Le choix des discussions théoriques à son sujet était donc riche et ample.

Nous avons donc concentré essentiellement nos efforts sur ces trois types de texte, en nous assurant toujours de poursuivre cette réflexion, pour chacun des volets, à partir d'une série de travaux critiques pertinents.

- Parmi vos responsabilités à l'ÉTI il y a celle de président du Comité des études supérieures, structure qui n'existe pas dans les universités d'Europe, où fonctionne le système Bologne (3+2+3, c'est-à-dire, licence+master+doctorat). En quoi consistent chez vous les « études supérieures » ? Master et doctorat, comme un cycle unitaire?

Actuellement, je suis professeur agrégé à l'École de traduction et d'interprétation à Ottawa, où j'occupe aussi la fonction de président du Comité des études supérieures de l'École, mandat que je termine cependant le 1^{er} juillet 2014 (et sans doute qu'au moment où on lira cet entretien, je serai ex-président de ce comité). Pour répondre à votre question au sujet de la structure, chez nous, des programmes d'études, je résumerais en disant d'abord qu'elle est proprement nord-américaine, c'est-à-dire que nous avons, au premier cycle, un baccalauréat spécialisé en traduction, à vocation plutôt professionnelle, et aux cycles supérieurs, des programmes davantage tournés vers la recherche. Et je précise davantage : nous avons une maîtrise en traductologie, d'orientation traductologique (théorique si l'on veut), qui consiste en six cours et une thèse qui doit être soutenue ; cette maîtrise en traductologie offre, depuis quelques années, pour ceux et celles qui le souhaitent, une concentration en traduction littéraire, où l'étudiant suit le même nombre de séminaires, à l'exception que l'un d'eux doit obligatoirement être l'atelier de traduction littéraire, et où sa thèse doit comporter la traduction d'un ouvrage, normalement un recueil de nouvelles, une pièce de théâtre ou une œuvre de poésie importante. Les thèses liées à cette concentration en traduction littéraire doivent aussi comporter un volet analytique se greffant à la traduction et explorant une question théorique en

particulier liée au texte littéraire traduit (par exemple, parmi les cinq ou six étudiants qui, jusqu'à maintenant, ont terminé la M.A. en traductologie (option concentration traduction littéraire), cette question théorique s'est avérée être l'intertextualité, ou la métafiction, ou encore les stratégies discursives, etc.). Ce sont là quelques exemples de sujets théoriques qui ont été abordés et qui ont accompagné la traduction de l'ouvrage que l'étudiant en question a choisi dans le cadre de sa thèse. Dans la plupart des cas, il s'agit jusqu'ici de traductions du français vers l'anglais ou de l'anglais vers le français, mais il pourrait très bien s'agir d'autres combinaisons linguistiques, notamment celles qui incluent l'espagnol (notre troisième langue de travail pour ainsi dire à l'École). Nous avons également une entente de principe avec les Presses de l'Université d'Ottawa, plus précisément liée à la création il y a quelques années d'une collection en traduction littéraire. Déjà, un certain nombre d'ouvrages ont paru aux Presses dans cette collection, qui sont au départ le fruit de la traduction d'étudiants ayant réalisé ce travail dans le cadre de leur maîtrise en traductologie (option traduction littéraire).

Vient ensuite une maîtrise en interprétation de conférence, qui est vraiment une formation de nature plus appliquée, extrêmement populaire mais surtout extrêmement exigeante, qui compte chaque année des dizaines d'appelés et seulement une poignée d'élus. Ce programme fort prisé forme essentiellement des interprètes de conférence, bien souvent pour les services parlementaires du gouvernement canadien.

Nous avons enfin un doctorat en traductologie (en fait un Ph.D. selon la structure des programmes universitaires ici en Amérique du Nord), qui existe depuis bientôt une quinzaine d'années à l'Université d'Ottawa et qui accueille environ sept ou huit étudiants par année, souvent venus des quatre coins du monde ; par exemple, en 2013, nous avons accueilli huit étudiants qui étaient originaires de huit pays différents. Il s'est peu à peu effectué au cours de cette période une réelle internationalisation de ce programme de doctorat, et nous en sommes très fiers. Nous avons énormément de chance puisque nous parvenons en fait à recruter des étudiants non seulement de partout dans le monde, mais des étudiants qui sont extrêmement doués, des chercheurs dans bien de cas qui ont déjà fait leurs preuves. Le programme de doctorat de l'Université d'Ottawa a donc un caractère ou même, de plus en plus, une vocation proprement internationale. C'est un programme dont la qualité à l'échelle mondiale est reconnue, puisque au cours des dernières années, plusieurs de nos doctorants diplômés

ont été embauchés comme professeurs par des universités de renom, soit en Angleterre, aux États-Unis (plus précisément à Boston et en Californie) et, tout dernièrement, une de nos plus récentes doctorantes diplômées s'est vu offrir un poste dans une université de l'Ouest canadien. Je suis convaincu que le doctorat en traductologie de notre École continuera de progresser au cours des prochaines années, et qu'il continuera d'attirer des chercheurs prometteurs de partout dans le monde.

- Quelle est la tâche du président des études supérieures ?

En fait, la tâche du président du Comité des études supérieures de l'École, telle que je la conçois, est d'abord d'appuyer les étudiants dans la réussite de leurs études. Faire en sorte que les étudiants puissent jouir des meilleures conditions possibles afin de réussir leur scolarité de maîtrise ou de doctorat, mais aussi afin de rédiger leur thèse. Et quand je parle des « meilleures conditions possibles », j'entends d'abord faire tout en mon pouvoir pour les aider d'abord dans l'obtention de financement pour leur recherche, surtout des bourses externes, car généralement, dans le système nord-américain, elles sont plus prestigieuses et représentent des sommes plus importantes. J'ai toujours pensé que la réussite des études supérieures passait, d'abord et avant tout, par des conditions financières saines pour l'étudiant, lui permettant de se concentrer exclusivement à la réussite de son programme d'étude et de recherche. Je vois donc beaucoup mon rôle comme celui d'un facilitateur, si l'on veut, puis comme un accompagnateur des étudiants. Je vois aussi le rôle de celui qui dirige les études supérieures d'un département comme le nôtre comme celui d'un expert-conseil, afin de guider les étudiants dans le tracé de leur parcours, suivant bien entendu leurs intérêts et suivant surtout leur axe de recherche. Il est important de guider les étudiants dans leur formation et aussi, par la suite, dans le choix du sujet de recherche pour ce qui est de la thèse et, parallèlement, du directeur ou de la directrice de recherche qui puisse l'encadrer de la façon la plus optimale possible. Comme l'École n'est pas un département qui compte des centaines d'étudiants, la plupart des étudiants inscrits dans nos programmes de cycles supérieurs parviennent à connaître généralement bien tous les professeurs dès la première année de leurs études. Les professeurs, à leur tour, ont l'occasion de rencontrer les étudiants plusieurs fois l'an lors d'événements organisés par l'École ou l'association étudiante, mais avant tout de leur

enseigner dans les divers séminaires. En effet, presque tous les professeurs ont l'occasion de dispenser, chaque année ou aux deux ans, un ou deux séminaires, ce qui les amènent donc à connaître les étudiants (et à se faire connaître d'eux). Dans un tel contexte, le choix d'un sujet de recherche et surtout d'un directeur de recherche pour les étudiants devient plutôt aisé ; autrement dit, les étudiants savent déjà dans la majorité des cas avec qui ils vont travailler, avant même d'avoir terminé leur scolarité de maîtrise ou de doctorat (et ce sans parler des nombreux cas où ils viennent justement à Ottawa pour travailler avec tel ou telle collègue).

Un autre aspect du travail du président du Comité d'études supérieures de l'École consiste à appuyer les étudiants dans la diffusion de leurs recherches et donc de les appuyer concrètement dans leurs démarches. Tant pour ce qui est des communications dans des colloques arbitrés – cela peut être des colloques étudiants, mais plus encore des colloques nationaux, voire internationaux – nous disposons à l'Université de subventions de voyage pour ce qui est de la participation des étudiants à des colloques de ce genre. Je trouve essentiel pour ma part d'encourager les étudiants, à partir de travaux qui auraient été marquants dans le cadre de leur scolarité par exemple, à revisiter et parfaire ces travaux afin de les proposer pour des communications dans des colloques ou encore, parfois, de les proposer pour fins de publication dans des revues arbitrées. Il est arrivé bien souvent, au cours des dernières années, que des travaux d'étudiants réalisés dans le cadre de séminaires offerts à l'École ont été, dans des versions revues, étoffées et corrigées, publiés sous forme d'article des revues assez importantes en traductologie au Canada, en Amérique Latine, ou en Europe, comme par exemple dans l'*Atelier de traduction*.

Ce sont là les tâches de direction des études supérieures qui me paraissent les plus importantes, parce que ce sont celles qui sont davantage tournées vers de réels services pour répondre aux besoins on ne peut plus concrets des étudiants. Au risque de me répéter, je vois d'abord mon rôle comme celui d'un conseiller, qui est là pour appuyer les étudiants, les écouter, les guider au besoin, discuter avec eux. Bien entendu, il y a tout un pan de ce travail qui relève de l'administratif, qui a trait à toutes les transactions (traitement des dossiers d'admission, planification des soutenances, formation des jurys de thèse, etc.) avec la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université. Je ne nie en rien l'importance de cette partie du travail, extrêmement prenante par ailleurs, mais j'insiste

vraiment ici pour souligner davantage le rôle de professeur-mentor ou d'accompagnateur qui est, à mon avis, prioritaire et de loin le plus gratifiant. Comme je vous l'ai dit auparavant, je termine mon mandat de deux ans (2012-2014) dans quelques semaines. Dans la mesure où j'ai été embauché à l'Université d'Ottawa en 2007 et que j'ai été président de ce même Comité de 2008 à 2010, je m'estime extrêmement chanceux d'avoir pu, quatre ans durant depuis les sept dernières, travailler étroitement, je pense, à la réussite des étudiants de maîtrise et de doctorat de l'École.

- Et pour rester dans les études supérieures, vous êtes directeur de nombreuses thèses de maîtrise et de doctorat sur une thématique assez diverse. Quels sont les critères pour le choix du thème ? Il y a certains axes thématiques au niveau de l'école doctorale ou pour chaque directeur ?

J'ai été et je suis surtout directeur de nombreuses thèses de maîtrise et de doctorat à l'École, sur des thématiques assez différentes. Jusqu'ici, j'ai dirigé une douzaine d'étudiants, pour la quasi-totalité des étudiants qui ont soutenu leur thèse de maîtrise, la toute première de ces soutenances remontant à l'automne 2009. Puisque le programme de doctorat s'étend sur une période de quatre, cinq ou six ans, je n'y ai jusqu'à maintenant dirigé qu'une étudiante ayant terminé et soutenu sa thèse, soit à l'hiver 2013, thèse que j'ai codirigée avec mon collègue Salah Basalamah. J'ai actuellement une dizaine d'étudiants sous ma direction, six à la maîtrise et quatre au doctorat, certains qui viennent de commencer et d'autres qui devraient terminer au cours des deux prochaines années. Ce sont des étudiants qui travaillent, en effet, dans divers domaines de la traductologie.

Pour ce qui est du choix du sujet et du choix des étudiants qu'on dirige (ou plutôt qui nous choisissent pour les diriger), les critères peuvent certes varier quelque peu d'un collègue à l'autre. Pour ma part, j'estime qu'il existe deux choses absolument essentielles pour ce qui est de la direction de thèse : d'une part, bien entendu, une expertise dans le champ de recherche dans lequel travaille l'étudiant à la maîtrise ou au doctorat (où cette condition est encore plus nécessaire), mais il y a tout autant une question disons de personnalité, de relation interpersonnelle qui entre en ligne de compte : autrement dit, il faut que l'étudiant se sente parfaitement à l'aise à travailler avec tel ou tel professeur. J'estime que cette relation étudiant-directeur doit être transparente et empreinte du plus grand respect mutuel, puisque les

deux intéressés ont bien souvent à travailler ensemble pendant plusieurs années. À mon avis, il est important que cette question soit franchement abordée avec l'étudiant qu'on dirige dès le départ.

Les axes thématiques, au niveau des études supérieures, sont assez divers. J'ai dirigé, pour ma part, plusieurs étudiants de maîtrise engagés dans la concentration qui existe depuis quelques années en traduction littéraire. Puis, comme j'enseigne depuis deux ans le séminaire de « Discours et traduction », centré en bonne partie sur l'analyse du discours en traduction, je dirige justement un certain nombre d'étudiants qui ont privilégié cette dernière dans leur orientation de recherche. Par exemple, je dirige deux doctorants de l'École qui travaillent en ce moment sur la problématique de la couverture médiatique entourant le Printemps arabe et des discours en traduction qui en assure la circulation ; aussi, comme je m'intéresse beaucoup à la question de l'idéologie en traduction, je dirige aussi une doctorante russe qui travaille sur la littérature canadienne traduite, diffusée et reçue, et ce tant à l'époque soviétique qu'à l'époque démocratique, en Russie. Plus précisément, elle cherche à montrer comment s'est construit, dans le premier cas, et continue de se construire, dans le second, l'image du Canada à travers les œuvres traduites en langue russe. Enfin, comme je suis moi-même canadieniste (surtout pour ce qui a trait au domaine littéraire), il va sans dire que toute recherche de ce type, qui marie des problématiques relatives à la fois aux études canadiennes et à l'idéologie en traduction, risque fort de m'intéresser.

- Cette année vous dirigez la thèse d'une doctorante roumaine. Quels problèmes spécifiques pose une thèse d'une chercheuse venue de l'Est de l'Europe, où l'expérience communiste – idéologie imposée, censure, d'autres contraintes – a marqué les mentalités ?

En effet, je dirige actuellement la thèse d'une doctorante roumaine qui a entrepris son programme de doctorat en septembre dernier. Plus précisément, vous me demandez si je note des problèmes particuliers pour ce qui est de la direction de la thèse d'une chercheuse venue de l'Europe de l'Est ? Je vous dirais que, premièrement, la doctorante en question était peu âgée, sans doute jeune adolescente, en 1989. De plus, il s'agit ici d'une doctorante qui a énormément voyagé, qui avait une expérience d'enseignement et de recherche de plusieurs années avant même d'arriver à Ottawa. Il ne s'agit donc pas dans ce cas-ci de quelqu'un qui a terminé ses

études de maîtrise en Roumanie et qui serait venu directement à Ottawa. La doctorante en question a enseigné, entre autres, au Vietnam ; elle a aussi séjourné dans des universités américaines et en France, à Paris notamment, et qui de plus a une vaste expérience de la traduction professionnelle, notamment de la traduction littéraire. Elle a déjà une vaste expérience du marché éditorial, a déjà publié plusieurs traductions et cotraductions. Elle est donc arrivée l'automne dernier à Ottawa avec un riche bagage. De ce point de vue, sa direction ne pose aucun problème, et c'est quelqu'un qui réussira absolument, je n'en ai aucun doute. Aussi, parce que son sujet porte, entre autres, sur la poésie anglo-canadienne et américaine en traduction française et roumaine, et parce que la thèse ne repose pas sur une analyse textuelle au sens linguistique du terme. Il faudra voir comment les choses évolueront au cours des prochaines années pour ce qui est de la rédaction de sa thèse, mais il s'agira très certainement d'une recherche davantage axée vers la sociologie de la traduction et les questions agencielles. La question du « comment tel ou tel poème a été traduit de façon très spécifique en roumain » ne formera d'aucune manière le cœur de la thèse. Clairement, aucune analyse prescriptive n'est prévue, et comme la recherche porte davantage sur la question des réseaux mis en place par la traduction dans un contexte de littérature mondialisée ou si l'on préfère de mondialisation des échanges culturels et des contextes éditoriaux, je me sens tout à fait apte et compétent pour diriger cette doctorante roumaine. Comme je l'ai déjà dit, il s'agit d'une étudiante extrêmement autonome et une chercheuse qui, depuis qu'elle est arrivée à Ottawa, s'est déjà fait remarquer par la qualité de ses travaux, tant chez nous qu'ailleurs au pays ainsi qu'aux États-Unis. Travaillant moi-même depuis quatre ou cinq ans déjà sur la question de la mondialisation des marchés éditoriaux en traduction, plus spécifiquement sur la dissémination de la littérature canadienne d'expression anglaise et française partout en Amérique Latine en espagnol et en portugais, cette question particulière des réseaux éditoriaux et de la mondialisation des échanges littéraires m'intéresse et me rejoint pleinement.

- Parlons un peu de vos projets de recherche individuels et collectifs. Vous êtes impliqué dans une diversité de projets sur une thématique assez riche où j'ai cru distinguer au moins trois axes : littérature hispanique, traductologie, identité et diversité culturelle. Est-ce que je me trompe ? Qu'est-ce qui joue dans le choix de la formule du projet, individuel ou collectif ?

Non, en fait, vous ne vous trompez pas pour ce qui est de mes principaux axes de recherche au cours des quinze dernières années. Dans un premier temps, la littérature hispanique en traduction a occupé une bonne partie des dix premières années de ma recherche en traductologie ; d'une part, ma thèse de doctorat portait sur une critique des traductions françaises du *Lazarillo de Tormes*, qui constitue le deuxième ouvrage en importance du Siècle d'Or espagnol, après le *Don Quichotte* de Cervantès, et j'ai publié un certain nombre d'articles issus essentiellement de ma thèse de doctorat soutenue en 2001. Puis dans les cinq années qui ont suivi, soit de 2004 à 2009 environ, j'ai beaucoup concentré mes efforts de recherche sur l'histoire de la traduction ou plutôt des traductions anglaises et françaises du *Don Quichotte*. Au cours de cette période, je me suis beaucoup intéressé à la question de la modernité des discours qui composent le *Quichotte* ; j'ai en fait tenté de comprendre comment il y avait eu autant de traductions en langue française et en langue anglaise au fil des siècles, mais, plus particulièrement, une concentration toute récente dans les années 1990 et 2000, tant en français qu'en anglais. J'ai beaucoup étudié la question de la pluralité des interprétations de l'ensemble des discours qui traversent le *Quichotte* ; il faut comprendre qu'il s'agit là d'un ouvrage inégalé sur les plans littéraire et historique (il est important de rappeler ici que ce livre qu'on appelle souvent le « premier roman moderne » demeure à ce jour l'ouvrage le plus traduit au monde après la Bible). Du point de vue de la traduction, il intéresse d'autant plus car il a donné lieu à d'innombrables interprétations depuis que l'ouvrage a été pour la première fois traduit en anglais et en français dans les années qui ont suivi sa publication en Espagne au début du 17^e siècle. Plus précisément, je me suis attelé dans cette recherche à comprendre, dans les traductions toutes récentes du *Quichotte*, la manière dont était ré-énoncé et réinterprété l'univers discursif propre au *Quichotte*, pour mieux comprendre en réalité ce qui constitue la modernité de nos jours, et ce, par l'entremise de sa traduction. Mon travail de critique des traductions du *Quichotte* a donc beaucoup porté sur cette question ainsi que sur la question de la lisibilité des retraductions contemporaines, plus particulièrement de la série impressionnante de retraductions complètes (il convient de rappeler que le *Quichotte* fait plus de 1000 pages !) en anglais et en français ayant paru entre 1995 et 2005. Vous savez, la question des retraductions liée au prétendu vieillissement des traductions intérieures est souvent tenue pour acquise en traduction et en traductologie, mais comme on avait affaire dans ce cas-ci à

plusieurs retraductions quasi simultanées dans les deux langues cible que j'étudiais, la question du vieillissement de la ou les traductions précédentes (une ou deux années dans certains cas) ne se posait pas. J'ai plutôt choisi de confronter les traductions les plus récentes du *Quichotte* entre elles pour essayer de montrer en quoi consistaient, selon le travail des traducteurs, la modernité du *Quichotte* de nos jours.

Le deuxième axe de recherche concerne à la fois la localisation et la mondialisation tout spécifiquement des échanges littéraires. Dans le cas de la localisation, je m'y suis intéressé à partir du début des années 2000, dans le but de voir ce que le phénomène pouvait potentiellement impliquer pour la traductologie, surtout sa caractéristique première, qui est celle de la simultanéité importante de textes qui apparaissent dans plusieurs langues au même moment. Donc des textes émanant d'un texte dit « internationalisé » (un modèle textuel incomplet, présentant tout le contenu référentiel mais dénué de marques culturelles quelles qu'elles soient) et dont l'origine est niée en quelque sorte car il n'est jamais présenté comme un « texte de départ », toutes les versions localisées s'affichant à la fois comme uniques et égales. Cette question de la simultanéité ou de l'instantanéité de « textes apparentés » en version multilingue m'intéressait beaucoup du point de vue de l'ontologie même de la traduction. Depuis toujours, comme pratique, la traduction suppose, au départ, la parution d'un texte en langue d'origine, suivie d'une traduction qui apparaît après un certain temps. En localisation, on fait plus ou moins fi du texte de départ comme réalité ; il n'existe que théoriquement et toute la série de textes qui apparaissent parfois simultanément dans des dizaines de langues en découle néanmoins sans jamais présenter ces textes comme des traductions. C'était vraiment cette question plutôt ontologique qui m'intéressait, et qui me fascine toujours, dans le cas de la localisation.

Pour ce qui est de la mondialisation, la question des échanges littéraires à l'échelle globale par l'entremise de la traduction est d'abord ce qui m'intéresse, et donc conséquemment la question des réseaux qui existent pour ce qui est de la diffusion même de la littérature, et celle des filiations mêmes que supposent les traductions entre elles, d'une langue à l'autre. Le projet qui m'a beaucoup occupé ces dernières années, en compagnie de ma collègue, Luise von Flotow, explore cette question pour ce qui est des textes littéraires canadiens, que nous avons étudiés dans leur état de dissémination et de diffusion en Amérique Latine. Ce qui est assez intéressant de constater

dans bien des cas, c'est que les textes à traduire ne voyagent pas nécessairement dans une direction Nord vers le Sud (disons à l'intérieur des Amériques), mais plutôt, surtout dans le cas des titres québécois et surtout anglo-canadiens traduits en espagnol, du Canada vers l'Espagne pour ensuite être diffusés ou disséminés en Amérique Latine... et ce, quand ils l'étaient ! Ce qui nous amène à repenser le schème traditionnel qui veut qu'un texte apparaisse dans un espace donné et voyage directement vers un espace linguistique culturel et linguistique différent. Ce que nous avons découvert, c'est l'importance du phénomène de *transition* par lequel une traduction s'effectue dans un tiers pays, dans ce cas ci, souvent en Espagne avant de retourner et d'être diffusée en Amérique hispanophone. C'est ce phénomène lié, d'une certaine manière, à la mondialisation de la littérature et du marché éditorial qui m'intéresse particulièrement.

Enfin, le troisième axe de ma recherche touche les questions d'identité (et du coup de diversité) en traduction, beaucoup encore dans le contexte spécifique du projet de recherche sur le Canada en Amérique latine (évoqué plus haut), où il convient de distinguer les identités littéraires et culturelles telles qu'on les construit tant au Canada anglais qu'au Canada français, d'avec la perception en Amérique latine de ces mêmes identités littéraires ou culturelles une fois les ouvrages se mettant à circuler. Nous avons été rapides à comprendre que ces identités littéraires, telles qu'on les avait souvent construites et présentées au Canada, étaient nécessairement reçues autrement en Amérique Latine, et ce malgré les efforts de la diplomatie culturelle canadienne qui cherche à véhiculer sa propre image du produit culturel destiné à l'exportation. Sur ce plan, tout à fait intéressante est donc la représentation de l'identité canadienne en Amérique Latine, vue à travers la traduction d'un nombre impressionnant de textes. Au total, ce sont plus de 1100 ou 1200 titres canadiens traduits ou ayant été diffusés en Amérique Latine depuis une trentaine d'années que nous avons répertoriés dans une base de données accessible gratuitement en ligne pour les canadianistes du monde entier et surtout au sud du Rio Grande. C'est donc dire l'ampleur du projet de recherche et, aussi, de ce qui nous reste à faire et à découvrir !

Vous me demandez aussi ce qui peut influencer sur le choix de la formule du projet de recherche, que celui-ci soit individuel ou collectif. Je vous dirais que, forcément, la question des langues est *a priori* importante. J'ai toujours été intéressé par les langues espagnole et portugaise, et plus

largement par l'environnement littéraire latino-américain, qu'il soit brésilien ou hispano-américain, qu'il s'agisse d'œuvres littéraires originales de cette région du monde, ou de textes venus d'ailleurs qui y circulent grâce à la traduction. Il est donc certain que la langue constitue le premier critère d'influence. Pour la critique des traductions, j'ai toujours été intrigué par cette possibilité que la critique des textes traduits puisse constituer à part entière une forme de critique littéraire. Je me suis toujours intéressé à la question des interprétations multiples que proposaient les traductions et j'estime qu'elles constituent de ce fait autant de lectures ou d'interprétations critiques. En somme, je considère la critique des traductions comme un des piliers de la critique littéraire, et de plus en plus présent dans le contexte actuel de la mondialisation de la littérature. Enfin, la circulation des produits culturels et leur rôle dans la construction de l'identité à l'étranger est également d'une grande pertinence pour moi. Je trouve absolument fascinante la question de la circulation même des produits culturels et surtout les chemins par lesquels ils transitent, surtout le rôle que ces produits culturels jouent dans la construction de notre identité à l'étranger en raison de leurs transformations obligées par le processus de traduction. L'exemple de l'identité canadienne telle qu'elle est révélée en Amérique Latine en est une bonne illustration.

Individuellement, mais aussi collectivement, la place du Canada en Amérique Latine grâce à la traduction constitue aujourd'hui mon axe de recherche premier, il ne fait aucun doute. Et quant à la pratique de la traduction même, nommément littéraire, j'ai fonctionné un peu de la même façon, agissant tantôt comme les traducteurs l'ont presque toujours fait (c'est-à-dire seul !), tantôt comme l'initiateur d'un certain nombre de traductions à plusieurs mains. Le travail collectif en traduction littéraire est un phénomène qui m'intéresse au plus haut point, et une pratique à laquelle je compte m'adonner encore longtemps.

- Vous et Luise von Flotow, l'actuelle directrice de l'ÉTI, venez d'entamer une collaboration de longue durée avec l'Université de Santa Catarina du Brésil (avec laquelle nous avons aussi une collaboration grâce au dynamisme et à la disponibilité de Marie-Hélène Torrès) sur une problématique très intéressante "From Quebec to Brazil: Translation as a Fruitful Dialogue Between «américanité» and «americanidade»". Pouvez-vous nous en donner quelques détails ?

Ma collègue Luise et moi avons tissé depuis plusieurs années déjà des liens particulièrement solides et fructueux avec des collègues traductologues du Brésil. L'entente de collaboration que nous avons avec l'Université fédérale de Santa Catarina (UFSC), à Florianopolis au Brésil, mais aussi avec d'autres universités brésiliennes comme l'Université de Brasília et, dans une moindre mesure, celle de Sao Paolo a souvent été concrétisée ces dernières années à travers des initiatives de recherche et d'enseignement aux études supérieures en traductologie. Il faut savoir que l'UFSC a été la toute première à offrir un programme de maîtrise et de doctorat en traductologie au Brésil ; Luise et moi y avons offert à plusieurs reprises des séminaires de traductologie, la plupart en formule de coenseignement avec des collègues de Florianopolis.

Notre article sur l'« américanité » au Québec et l'*americanidade* au Brésil, paru en 2012 dans la revue *Cadernos de Tradução* de l'UFSC, interroge les différences et les similitudes de ce concept identitaire partagé. Autrement dit, nous tentions de voir, à partir de l'exemple d'un livre bien spécifique¹ qui avait comme thématique de fond l'américanité québécoise, si cette dernière voyageait de façon intacte du Québec jusqu'au Brésil, et de quelle manière cette mise en discours identitaire était représentée dans la traduction brésilienne. Nous avons essentiellement découvert que cette américanité est souvent filtrée par un regard européen ; par exemple, nombre de références culturelles dans le roman québécois se trouvent surexploitées en traduction à travers un prisme européénisant, en surexposant la dépendance culturelle du Québec à la France et conséquemment en relativisant d'autant celle du Québec aux États-Unis. Au risque de me répéter, je dirais qu'encore une fois on se trouve devant un exemple intéressant où l'américanité n'a pas voyagé (métaphoriquement dans ce cas précis) en ligne directe depuis l'Amérique du Nord jusqu'à l'Amérique du Sud. Le transfert identitaire Nord-Sud transite en quelque sorte par la, objectivé par un certain regard européen. L'exemple est fascinant car il montre bien que souvent la traduction n'est pas une opération (mentale ou conceptuelle) bilatérale mais largement multilatérale.

- *En considérant le grand nombre d'articles que vous avez consacrés à Don Quijote, le plus souvent dans une perspective traductologique, ce chef d'œuvre est-il pour*

¹ Jacques Godbout, *Une histoire américaine*, 1986 (1999 pour la traduction brésilienne).

vous un objet de recherche inépuisable ? La « belle infidèle », qu'est la traduction, est-elle à mettre en rapport avec une intouchable Dulcinée ?

Absolument, le *Quichotte* en traduction est un objet de recherche tout à fait inépuisable. Cela dit, comme je n'ai jamais réfléchi à une mise en rapport de la « belle infidèle » qu'est la traduction avec l'intouchable Dulcinée, je me défilerais en me réservant le droit de mûrir plus longuement la question ! Mais il est clair que l'analogie est très intéressante !

Comme je l'ai déjà mentionné, à mon avis le *Quichotte* représente une somme de tous les univers discursifs de son époque ; on y discute entre autres dizaines de sujets de l'émergence du capitalisme, mais aussi de traduction ! Ensemble, ces deux objets de discours m'ont à ce point fasciné que j'y ai consacré quelques articles. Il faut se rappeler que le *Quichotte* est présenté au lecteur comme le fruit d'une traduction, dont l'acquisition et l'opération mercantile qui la rendent font partie du tissu narratif de la première partie de l'ouvrage.

Sur le plan discursif, l'ouvrage s'avère pratiquement infini... et cela, c'est sans compter les traductions auxquelles il continue de donner jour très périodiquement. Je n'ai donc pas écarté la possibilité de revisiter le *Quichotte* en traduction dans un avenir pas trop éloigné. Je ne doute aucunement qu'il me réserve sur le plan de la recherche encore énormément de plaisir et sûrement des tonnes de découvertes.

- Je sais que vous travaillez dans de nombreux projets de traduction, souvent en tant que coordonnateur d'une traduction collective. Comment se déroule le travail pour une traduction à plusieurs ? Quel en est le but, l'objectif, si vous voulez ? J'ai eu l'expérience d'une traduction collective et je sais que c'est assez complexe...

Mon rôle à l'École de traduction en tant que traducteur littéraire et directeur de collection est double ; il faut peut-être d'abord préciser qu'avec mes collègues Luise von Flotow et Charles Le Blanc, je codirige la collection de traduction littéraire aux Presses de l'Université d'Ottawa, qui existe depuis quelques années déjà et qui fait entre autres paraître des traductions littéraires qui sont souvent issues des thèses de nos diplômés à la maîtrise (concentration traduction littéraire).

Pour ce qui est de mon travail collectif de traducteur, j'ai codirigé avec une étudiante alors de maîtrise de l'École le premier ouvrage de cette

collection, qui s'appelle *Le Dodécaèdre ou Douze cadres à géométrie variable*, un curieux roman (« en quelque sorte un roman » comme le dit bien l'original anglais) du Canadien Paul Glennon, assemblage de douze nouvelles savamment liées entre elles à travers une gymnastique géométrique et mathématique, et dont la spécificité est de faire appel à douze narrateurs différents qui racontent une histoire qui offre certains recoupements intertextuels avec d'autres dans le recueil. Comme on dénombre douze voix narratives distinctes dans ce roman ou dans ce recueil de nouvelles (difficile à trancher !), j'ai fait appel à onze autres traducteurs, tous des étudiants de l'École de traduction et d'interprétation d'Ottawa, mais aussi de l'Université du Québec en Outaouais où j'ai été professeur de 1999 à 2007. Il s'agit d'une traduction à vingt-quatre mains, comme nous nous plaisions à l'appeler, un projet plutôt complexe, mais combien riche sur le plan expérientiel. Cette possibilité de travailler collectivement me plaît beaucoup, car la traduction collective permet, dans un premier temps, de confronter la multiplicité des points de vue, des perspectives, des interprétations et aussi parce que la traduction collective permet, d'une certaine manière, de briser cette sempiternelle image du traducteur comme artisan solitaire. Ce sont là, parmi d'autres, deux aspects qui me motivent à privilégier le recours à la traduction collective plutôt qu'individuelle.

- Votre activité de participation à des colloques est vraiment impressionnante et va de pair avec des relations et collaborations internationales. Je cite un peu au hasard quelques-unes de vos destinations : Mexique, Brésil, Turquie, Belgique, Colombie, Espagne, Roumanie, Italie, Malaisie, Chine, Israël. Parlez-nous, s'il vous plaît, un peu de votre condition exceptionnelle de « colloquant ».

Oui, c'est vrai, ma condition particulière de « colloquant » me comble. Depuis une quinzaine d'années, j'ai été choyé d'avoir pu voyager un peu partout dans le monde, sur plusieurs continents ; depuis trois ou quatre ans, surtout en Amérique latine, où je me suis rendu à une douzaine de reprises. En partie parce que ces déplacements nombreux sont intimement liés à l'ambitieux projet de recherche sur le Canada en Amérique latine évoqué plus haut. Mais je crois que ce que vous appelez ma « condition exceptionnelle de colloquant » est aussi ou sinon davantage liée à ma toute première vocation : l'enseignement. En effet, j'ai eu plusieurs occasions d'offrir des séminaires intensifs ou faire des ateliers de traduction au Brésil,

au Mexique, en Argentine et, tout prochainement, en Colombie et en Bolivie. Je m'estime donc privilégié de parcourir ainsi tous ces pays et d'avoir l'occasion, comme chercheur, de vérifier concrètement et sur-le-champ à quel point la traductologie est variée et véritablement internationale. Dans ces voyages en Asie, en Europe, en Amérique Latine ou en Israël (où je suis allé l'année dernière), je suis sans cesse émerveillé par la diversité d'approches et de perspectives qu'autorise la traductologie, par la richesse des cosmologies de pensée traductologique, ce qui nous oblige à réévaluer constamment nos propres a priori théoriques et méthodologiques. En voyageant de la sorte comme colloquant ou enseignant, j'ai pu voir que la traductologie est vraiment une discipline carrefour, essentielle et, aussi, pour emprunter un terme que vous m'avez suggéré dans une de vos questions précédentes, inépuisable.

- En connaissant votre passion pour la course et le marathon, au sens propre du terme, je suis tentée de voir une relation merveilleuse entre le marathonien et le chercheur, que vous êtes. Dites-nous si c'est vrai, si l'un soutient l'autre ?

J'aime beaucoup cette question et la relation que vous suggérez entre ma passion pour la course de fond (que ce soit le marathon, le semi-marathon ou toute autre course de longue distance), et mes activités traductologiques de chercheur ! Ce ne sont pas des activités que j'aurais spontanément mises en relation, mais j'avoue que je trouve votre proposition tout à fait juste et intéressante. Il y a effectivement des recoupements possibles entre ces deux mondes, par exemple entre l'épreuve du marathon (tout simplement de le terminer est un exploit en soi !) et celle que constitue la thèse de doctorat. Je vous avouerais que sur le plan personnel – je ne vous dis pas qu'il en va de même pour tous les thésards et pour tous les marathoniens, mais un assez grand nombre, j'en suis convaincu – ce sont là deux épreuves tout à fait existentielles en ce sens qu'elles nous amènent à puiser au plus profond de nos capacités, tant physiques que mentales, comme être humain ; aussi, la thèse et le marathon sont en définitive – encore une fois, à mon avis – deux expériences intrinsèquement solitaires, difficiles, voire extrêmement douloureuses, réalisables uniquement si l'on parvient à puiser dans cette force dont on découvre qu'elle nous habite peut-être.

- *Vu votre expérience très riche, à la fois, de « terrain » et d'atelier, qu'est-ce que pour Marc Charron la traduction ? Mais la traductologie ?*

Il est vrai que j'ai une expérience, à la fois, d'atelier et de terrain, ce qui m'amènerai à vous dire que je conçois d'abord la traduction comme une circulation, comme un mode de circulation mais peut-être encore plus comme un partage de textes et de connaissances qui m'apparaît absolument admirable dans la pratique même de la traduction mais aussi dans son étude, dans son analyse et dans son appréciation. J'aime cette magie de la circulation des textes que comporte la traduction... Pour ce qui est de la traductologie, encore une fois, sans vouloir proposer de définition nette et claire, je vous dirai que la traductologie pour moi est ce lieu privilégié, où on peut s'engager de façon libre mais rigoureuse dans l'étude de toutes les formes possibles de transfert, notamment les transferts d'ordre culturel. Quand il est question de traduction et de traductologie, les termes clefs qui me viennent à l'esprit sont *circulation*, *partage*, *transfert*, tous des termes qui supposent un mouvement, des changements continus, des transformations incessantes et surtout un dynamisme certain.

Note :

Contribution publiée dans le cadre du programme CNCS PN-II-IDEI-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature/ littératures francophones: histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133/2011.